

Chloé Rosner (INHA/UMR TEMPS 8068/CRFJ)♦

POUR UNE HISTOIRE DES RÉSEAUX PRÉHISTORIQUES
FRANCO-ISRAÉLIENS: JEAN PERROT ET LA GENÈSE
DU CENTRE DE RECHERCHE FRANÇAIS À JERUSALEM (CRFJ)

[A History of French–Israeli Prehistoric Connections:
Jean Perrot and the Origins of the French Research Center in Jerusalem]

Résumé. Cet article débute en retraçant le parcours de l'archéologue français Jean Perrot (1920–2012) qui arrive en Palestine à la fin de la Seconde Guerre mondiale. En examinant sa participation au façonnement du champ préhistorique au cours des premières années formatrices de l'État d'Israël, nous présentons les institutions et réseaux israéliens sur lesquels il s'appuie. Ceux-ci nous conduisent ensuite à remonter le temps de la présence préhistorique française en Palestine et à son développement lors de la période mandataire. Cette approche contextualisée, nous permet enfin d'aborder la création d'une nouvelle structure de recherche française dédiée à la préhistoire à Jérusalem, l'actuel Centre de Recherche Français à Jérusalem et de présenter les réflexions qu'elle suscite. [Abstract. This article begins when Jean Perrot (1920–2012), a young French archaeologist, arrives in British Mandate Palestine, at the end of the Second World War. Retracing his career and presenting the Israeli institutions and networks he relied on allows us to measure his role in the shaping of the field of prehistory during the formative years of the State of Israel. This takes us back in time, to the origins of the French prehistoric–presence in Palestine in the 19th century and its evolution during the British Mandate times. Lastly, this contextualized approach, on the *longue durée*, contributes to the history of the establishment, in Jerusalem, of a new French

♦ Adresse pour correspondance: INHA, 2, rue Vivienne, 75002 Paris, France. Email: rosner.chloe@gmail.com.

research structure dedicated to prehistory in the second half of the 20th century.]

Mots-clés: archéologie, préhistoire, Israël, France, diplomatie culturelle, réseaux scientifiques.

[Keywords: archaeology, prehistory, Israel, France, cultural diplomacy, scientific networks.]

1. Introduction

En mai 2019, la dernière section d'une journée d'étude concernant les archives de l'archéologie en Palestine et Israël organisée à Jérusalem fut dédiée à la préhistoire¹. Les interventions ont révélé les multiples usages et apports des archives qui concernent la discipline et les perspectives qu'offrent son histoire. Elles nous ont conduit à un projet de recherche qui s'articule autour de trois axes. Le premier aborde l'histoire de *l'archéologie préhistorique* en Palestine, dont les premiers pas remontent au XIX^e siècle, puis en Israël. À travers une étude des lieux de pratiques et de production de savoirs préhistoriques et de leurs acteurs, on se concentre sur la création des réseaux scientifiques franco-proto-israéliens en Palestine et à leur développement dans le nouveau cadre étatique israélien. Pour cette dernière période, nous portons notre attention sur la figure de Jean Perrot (1920–2012) qui soulève en conséquence l'histoire de l'actuel Centre de recherche français à Jérusalem (CRFJ). Cette structure sous tutelle du ministère des Affaires étrangères, également rattachée au CNRS, invite à interroger la place de l'archéologie dans la diplomatie culturelle française, en plus de sa contribution au champ préhistorique en Israël.

Notre intervention lors du colloque *PréhisTropic* au sein de la sous-session consacrée à une étude d'un cas de *construction d'une préhistoire locale* de la journée dédiée au *modèle européen de préhistoire et la construction d'une préhistoire tropicale et subtropicale*, quelque peu éloignée de l'espace en question, concernait moins l'aboutissement que les hypothèses et les pistes d'une recherche qui s'inscrit dans la continuité de notre doctorat. Ce dernier porte sur l'histoire de l'archéologie encouragée et pratiquée par des institutions juives² fondées à Jérusalem au début du XX^e siècle ainsi qu'au cours des premières années formatrices de l'État d'Israël (1948–1967). On se penchant sur les usages socio-politiques et culturels de la discipline, notre recherche doctorale s'intéresse notamment à sa participation au façonnement d'une mémoire et identité nationales mais aussi à la fabrication d'une *terre-patrie* dans le cadre

¹ Journée d'étude au CRFJ, le 30 mai 2019 *Fenêtre sur les archives archéologiques de Jérusalem*. La dernière section intitulée *Looking into the History of Prehistory through its archives* fut encouragée par François Bon, le directeur du CRFJ à l'époque.

² La société d'exploration juive de Palestine, actuelle *Israel Exploration Society* fondée en 1913 et l'Université hébraïque de Jérusalem ouverte à Jérusalem en 1925.

du mouvement sioniste, puis durant la phase d'édification de l'État israélien¹. La dimension politique de la science suscite l'intérêt de chercheurs de diverses disciplines et aussi de journalistes et d'amateurs d'archéologie depuis les années 1980. Notre recherche se distingue par une approche contextualisée à des échelles locales et globales des institutions consacrées à l'étude des traces matérielles du passé de la Palestine, puis d'Israël, de leurs acteurs et de leurs programmes scientifiques. De la sorte il est possible d'examiner la manière dont la discipline est amenée à interagir avec le monde politique et l'idéologie mais aussi avec le plus large public et d'en mesurer les conséquences sur les rapports que la société entretient avec le passé. Notre étude s'inscrit dans les nombreuses recherches portant sur divers aspects de l'histoire de l'archéologie en Palestine et en Israël du XIX^e siècle jusqu'à nos jours². Un sujet qui continue de s'enrichir grâce à un usage plus systématique d'archives qui permettent notamment d'offrir une place plus importante à ses acteurs locaux³.

Cependant, parce que cette riche historiographie est surtout dominée par un intérêt, voire une quasi-fascination, pour l'émergence, le développement et la pratique de l'archéologie biblique, la préhistoire reste encore dans les marges. Elle fait l'objet de quelques publications sur des figures ou des fouilles spécifiques⁴ mais son histoire, sur une longue durée, reste encore à écrire. Celle-ci doit être articulée avec les contextes socio-politiques et culturels dans lequel elle s'est formée et a produit des savoirs à l'échelle de la Palestine, puis d'Israël. Toutefois, la multinationalité des acteurs qui contribuent à la mise au jour de restes préhistoriques en Palestine nécessite aussi d'adopter une perspective globale. En effet, l'attrait pour les mythes et les traditions associés au pays des Écritures accompagne l'ouverture de la Palestine à l'Occident au XIX^e siècle. Le développement corollaire de voyages scientifiques conduit des explorateurs, savants, amateurs curieux d'antiquités à décrire, relever, dessiner, cartographier les traces de son passé. Ces missions individuelles sont ensuite remplacées par de plus vastes explorations organisées par des sociétés savantes, dont le *Palestine Exploration Fund* (1865), au sein desquelles projections impériales et archéologiques s'entremêlent. L'installation consécutive d'institutions dédiées à la discipline au tournant du XX^e siècle à Jérusalem, soutenues par des gouvernements ou des organisations religieuses, coïncide avec une présence occidentale plus affirmée ainsi qu'une multiplication des fouilles des sous-sols en Palestine. C'est donc au sein d'un espace fortement internationalisé que les acteurs de l'archéologie, eux-mêmes formés au sein de structures nationales ou

¹ Doctorat d'histoire de l'Institut d'études politiques de Paris soutenue en janvier 2020, intitulé *Creuser la terre-patrie pour fabriquer la nation. Histoire d'une aventure scientifique: de l'archéologie juive à l'archéologie israélienne (XIX^e siècle-1967)*, sous la direction de Claire Andrieu (CHSP) et de Vincent Lemire (UPEM).

² Nous ne citons ici que quelques références directement liées à notre sujet: N. Silberman, *Digging for God and Country*, N. Abu El-Haj, *Facts on the Ground ...*, R. Kletter, *Just Past? & Selective Remembrances ...*.

³ Parmi les publications les plus récentes E. Barromi-Perlman, *Archaeology, Zionism, and Photography in Palestine*, S. Irving, *A Tale of Two Yusifs ...*, S. Irving, *Palestinian Christians ...*, R. Sela, *Resilient Resistance ...* & M. Sigalas, *Between diplomacy and science ...*.

⁴ Cf. O. Bar-Yosef & J. Callender, *A forgotten archaeologist ...*, O. Marder, O. Gilead, Z. Matskevich & al., *A Russian Before and After the Revolution...* & M. Weinstein-Evron, *Archaeology in the Archives*.

supranationales, se rencontrent, échangent et fondent des réseaux. Ces derniers se mêlent à des circuits internationaux plus larges portés par des structures comme l'Institut de Paléontologie humaine (IPH) et insérés dans des dynamiques savantes coloniales. D'autre part les membres de ces réseaux sollicitent ou reçoivent l'appui de leurs gouvernements respectifs qui espèrent en retirer du prestige national, la pratique archéologie s'impose en conséquence comme enjeu diplomatique. D'autant plus que la mise en œuvre progressive de chantiers archéologiques implique l'élaboration de stratégies et de négociations au rang des politiques étrangères, notamment au travers des consulats plus en plus nombreux à Jérusalem depuis la seconde moitié du XIX^e siècle. Notre recherche interroge la poursuite de ces réseaux, transactions et circulations scientifiques après la Seconde Guerre mondiale.

Le corpus de l'archéologie préhistorique est à l'image de ses acteurs et de ses institutions mais aussi du caractère universel attribué à la terre où des sites préhistoriques et protohistoriques sont mis au jour. En effet, les archives sont dispersées à travers le monde dans des établissements publiques ou privés. Cet article prend appui sur les premières observations issues du dépouillement des archives de Jean Perrot actuellement conservées à la Maison de l'archéologie et de l'ethnologie à Nanterre¹; des archives du CRFJ qui sont accessibles à Jérusalem mais également en France (aux Archives nationales à Pierrefitte-sur-Seine et au Centre des archives diplomatiques à la Courneuve)²; des archives de l'abbé Henri Breuil (1877–1961) au Muséum national d'histoire naturelle à Paris et enfin les papiers de Dorothy Garrod (1892–1968) au Musée d'archéologie nationale à Saint-Germain-en-Laye³. Nous avons également consulté des fonds à Jérusalem dont celui de Moshe Stekelis (1898–1967) qui a été découvert récemment. Ses papiers, qui sont toujours en cours de traitement, font partie de plus larges fonds d'archives mis au jour à l'Institut d'archéologie de l'Université hébraïque en 2015⁴. D'une grande richesse, ils reflètent le parcours du premier préhistorien de l'Université hébraïque à Jérusalem mais pour prendre davantage de sens, ils nécessitent d'être croisés avec d'autres sources. Le besoin d'engager une telle démarche est à l'image d'une discipline ayant fait l'objet d'une collaboration scientifique internationale au sein de laquelle des chercheurs français ont occupé une place notable.

Pour interroger le rôle et l'influence de la préhistoire française en Israël, il faut donc tirer différents fils de son histoire et retracer le parcours des acteurs et des institutions qui s'y investissent. Pour ce faire, nous commençons par nous

¹ Pour une description du fonds de Jean Perrot à Nanterre voir Archives de la Maison des Sciences de l'Homme (MSHM) [en ligne: <http://archives.mae.u-paris10.fr/index.php/jean-perrot-d-l-gation-arch-ologique-fran-aise-en-iran-susiane-et-suse>, consulté le 26/02/2022].

² Les archives font partie des fonds du CNRS conservées aux Archives nationales. On trouve aussi des papiers du CRFJ au sein des dossiers de la Direction générale des relations culturelles, scientifiques et techniques (DGRCSST) du ministère des Affaires étrangères et à Jérusalem.

³ Nous avons pu accéder aux archives de Jean Perrot avec l'accord d'Elisabeth Bellon. Je tiens à la remercier ainsi que Nathalie Dupuis de la confiance qu'elles m'ont accordée.

⁴ Les archives de l'Institut d'archéologie de l'HUJI ont été découvertes par Svetlana Mastkevich (HUJI). Nous avons eu l'opportunité de participer au traitement et à l'organisation de ce fonds.

pencher sur la position de Jean Perrot et ses relations avec le milieu préhistorique israélien au cours de la seconde moitié du XX^e siècle. Afin de mieux comprendre les réseaux sur lesquels il prend appui, nous remontons ensuite le temps afin d'interroger leur façonnement en Palestine. Nous terminons cet article en présentant les perspectives qu'offre l'examen contextualisé de la création d'une nouvelle institution de recherche française à Jérusalem.

2. Jean Perrot et la structuration de l'archéologie en Israël

2.1. Les débuts scientifiques de Jean Perrot

Jean Perrot a le parcours classique d'un archéologue français au Proche-Orient. Né en 1920 à Landresse (Franche-Comté), il poursuit ses études à l'École du Louvre, lieu de formation par excellence des archéologues français fouillant au Proche-Orient depuis sa fondation en 1882. Il y suit notamment les cours du spécialiste du Proche-Orient ancien André Parrot (1901–1980) et ceux de René Dussaud (1868–1958), également archéologue orientaliste. Après avoir acquis les bases théoriques en histoire de l'art et en archéologie, il se rend en Palestine en 1945 comme boursier de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (AIBL). Cette institution qui joue un rôle majeur dans la diffusion de l'archéologie française au Proche-Orient¹ l'envoie à l'École biblique et archéologique française (EBAF). L'établissement religieux fondé à l'aube du XX^e siècle par des Dominicains est officiellement français depuis la Première Guerre mondiale². L'EBAF s'est, dès ses premiers temps, imposée comme l'institution représentante de l'archéologie française à Jérusalem et plus largement au Levant. Elle compte parmi ses rangs des archéologues de renom qui s'intéressent dès le début du XX^e siècle à la préhistoire tels que le Père Louis-Hugues Vincent O. P. (1872–1960). Ce dernier accorde en 1907 quelques pages de son ouvrage *Canaan d'après l'exploration récente* aux découvertes préhistoriques et à la géologie de la Palestine³. Le jeune Jean Perrot fouille en 1946 alors aux côtés du Père Roland Guérin de Vaux O. P. (1903–1971) à Tell Farah, à 11 kilomètres de Naplouse, dont il se remémore en détail dans ses mémoires intitulées *Et ils sortirent du Paradis*. C'est toutefois sa rencontre avec le consul-archéologue français René Neuville (1899–1952)⁴ de retour à Jérusalem en 1946, qui s'avère la plus significative. Celui qui a marqué le développement de la préhistoire en Palestine, voir plus largement au Proche-Orient, initie à la préhistoire Jean Perrot qui décide à la fin de sa bourse de l'AIBL de rester dans la région. Il relate leur rencontre de la façon suivante:

Souhaitant faire des recherches, sous la direction de Neuville, je lui avais demandé rendez-vous. Je savais dessiner et espérais lui être de quelque assistance.

¹ Cf. E. Gran-Aymerich, *La réorganisation de l'archéologie française ...*.

² Cf. D. Trimbur, *Une école française à Jérusalem*.

³ Cf. H. L. Vincent, *Canaan d'après l'exploration récente*.

⁴ Cf. J. Perrot, *René Neuville (1899–1952)*. À ce jour il n'existe pas de biographie complète de René Neuville.

René Neuville était un étonnant personnage, grand mince, élégant; son visage était marqué par un rictus, séquelle d'une hémiplegie consécutive à une chute de cheval; cette infirmité ainsi qu'une légère claudication ajoutaient à sa personnalité et à son charme, humanisant ce qu'il y avait chez lui d'autoritaire. Il me reçut avec bienveillance [...]. Je lui dis mon intérêt pour la préhistoire récente et ma totale inexpérience. Il me demande de l'accompagner à l'arrière-cour du consulat, dans une pièce où il avait commencé à rassembler le matériel archéologique provenant de ses anciennes fouilles. Il désigna une pile de boîte en carton contenant des silex et me dit: «Publiez-moi ça!» Je n'avais jamais touché un silex de ma vie.¹

Jean Perrot recruté par le Centre national de la recherche scientifique depuis 1946 est nommé attaché de recherche deux ans plus tard. Il poursuit sa collaboration avec Neuville alors que la Palestine sombre dans une longue période de violences et de guerres² qui conduisent à sa partition et à la création consécutive de l'État d'Israël sur une partie de l'ancien territoire mandataire dont la naissance est annoncée en 1948 tandis que la partie Est revient au gouvernement jordanien. Très rapidement, Neuville, généralement accompagné de Perrot, relance d'anciennes campagnes de fouilles. À Oumm Qatafa, au sud-est de Bethléem, au printemps 1949, il renoue des relations avec des membres de l'Université hébraïque. Léo Picard (1900–1997) étudie les roches et les dépôts qui sont analysés par Yaakov Ben Tor (1910–2002) tandis que Georg Hass (1905–1981) examine la microfaune avec le géologue Moshe Avimelech (1899–1971)³. Ce dernier, né à Varsovie, est employé par l'Université hébraïque depuis 1929. Il a fait une thèse en géologie à l'Université de Grenoble (Laboratoire de géologie et de minéralogie rattaché à l'EPHE) sur Artuf et Megiddo pour se tourner ensuite vers la paléontologie. Similairement, Yaakov Ben Tor, né en Allemagne, est diplômé de Grenoble dans les années 1940 où il travaille aussi avec le géologue Maurice Gignoux (1885–1955). Ses archives conservées à l'Université hébraïque révèlent qu'il y est envoyé par Léo Picard. Ce dernier, également né en Allemagne, effectue ses études de géologie à Freiburg mais aussi à Londres et Florence. Engagé dans le sionisme, il travaille comme expert pour l'Exécutif sioniste puis intègre l'Université sous le patronage du botaniste Otto Warburg (1883–1970). Il prend la tête du département de géologie en 1936. Enfin, George Hass, né à Vienne, diplômé de l'Université

¹ J. Perrot, *Et ils sortirent du Paradis ...*, p. 41.

² La guerre d'indépendance pour les Israéliens et la *Nakba* (Catastrophe) pour les Palestiniens est suivie de la première guerre israélo-arabe.

³ Cf. R. Neuville, *Le Paléolithique et le Mésolithique du désert de Judée*.

de Vienne en 1928, enseigne la zoologie et de paléontologie à l'Université hébraïque qu'il intègre en 1933¹.

De son côté, Jean Perrot, clôture l'étude du matériel d'El Khiam, fouillé dans les années 1930 par son maître et publie ses résultats dans son ouvrage *Le Paléolithique et le Mésolithique du désert de Judée*, longtemps attendu, édité par l'Institut de Paléontologie humaine (IPH) en 1951. René Neuville, malade, lui confie aussi la fouille d'Abou Gosh en 1950². Cette même année, le consul français à Jérusalem écrit au directeur du CNRS afin que la bourse de recherche de Perrot soit renouvelée pour qu'il puisse continuer à travailler *de la manière la plus satisfaisante avec autant de ténacité que de clairvoyance*³. L'année suivante, Jean Perrot retourne en France pour suivre des cours à l'Institut de Paléontologie humaine et aussi les enseignements d'André Leroi-Gourhan (1911–1986) au musée de l'Homme. Il fait au cours de cette période la rencontre du préhistorien François Bordes (1919–1981).

2.2. La fin de Jérusalem comme capitale de l'archéologie et la création de nouvelles structures israéliennes pour l'archéologie

C'est donc au sein d'un espace institutionnel archéologique particulier que Neuville et Perrot relancent leurs fouilles sur la partie israélienne de l'ancien territoire palestinien. Ce changement territorial et politique affecte durablement la pratique et l'administration de l'archéologie, jusqu'alors entre les mains des Britanniques et concentrée à Jérusalem. En effet, la ville sainte s'impose dès le XIX^e siècle comme l'un des lieux principaux de formation des archéologues étrangers au Proche-Orient. Véritable *ville-monde*⁴, elle représente une plaque tournante idéale pour étudiants et spécialistes souhaitant se former, se déplacer sur différents sites archéologiques en Orient mais aussi naviguer entre les institutions française, américaine et britannique dédiées à la discipline et installées sur place depuis le début du XX^e siècle. Ce climat international, renforcé par l'importance de la ville-sainte pour les trois monothéismes mais aussi par les ambitions impériales occidentales dont elle fait l'objet, a un impact sur l'organisation, la pratique et la production de savoirs archéologiques.

En 1948, malgré les projets d'internationalisation, Jérusalem est divisée entre Israël et la Jordanie et la plupart des établissements savants étrangers se maintiennent à l'Est de la ville. Ils font ce choix pour des raisons d'ordre pratique, politique mais aussi scientifique. En effet, les territoires liés au récit biblique se trouvent en grande majorité du côté jordanien, soit de l'autre côté

¹ Ces chercheurs font partie des vagues d'immigration juive en Palestine qui fuient le nazisme. Elle est nommée la cinquième *aliyah*.

² Cf. J. Perrot, *Le Néolithique d'Abou-Gosh*.

³ Archives MSHM, Fonds Jean Perrot: JP V05/141: Lettre de René Neuville au Directeur du CNRS, 19 août 1950.

⁴ Cf. *Jérusalem: Histoire d'une ville-monde ...* & A. Romano & S. Van Damme, *Sciences et villes-mondes, XVI^e-XVIII^e siècles ...*

de la *ligne verte*¹, et ces structures sont investies dans l'archéologie biblique depuis de nombreuses années. En se plaçant de ce côté, il est également plus facile de s'engager dans l'exploration des pays arabes aux alentours, riches en découvertes car moins explorés que la Palestine.

Le jeune État israélien traverse au cours de ses premières années une période de destructions et de constructions. Les différentes tactiques militaires israéliennes et le contexte de guerre ont conduit à l'exode de 750 000 Palestiniens. En parallèle, la population juive israélienne ne cesse d'augmenter en raison d'importantes vagues d'immigrations juives depuis l'Europe, puis des pays arabes, conséquences de la *Shoah* et de la décolonisation. Ces mouvements de populations s'accompagnent de la destruction de plus de 400 villages palestiniens et de l'établissement de nouvelles villes destinées à accueillir les nouveaux résidents juifs. L'impact de ces transformations physiques et symboliques du paysage sur les antiquités et les sites archéologiques inquiètent d'anciens membres d'institutions savantes juives et des employés du Département britannique des antiquités de Palestine qui disparaît à la suite du retrait des troupes britanniques en mai 1948. Conscients du besoin d'établir une administration fonctionnelle pour les antiquités du futur État hébreu, ils se réunissent à ce sujet dès 1947. Il faut néanmoins attendre juillet 1948 pour que le Département israélien des antiquités et musées² soit officiellement créé. L'IDAM maintient une structure et la loi britanniques en matière d'archéologie ce qui lui permet de gérer et de contrôler la pratique de l'archéologie sur le terrain mais aussi de s'assurer un droit de propriété sur les antiquités³. Cependant, le personnel archéologique spécialisé pouvant faire fonctionner l'IDAM manque. La direction, composée de Shmuel Yeivin et d'Immanuel Ben-Dor (1901–1969), encourage en conséquence une pratique non-professionnelle de l'archéologie, en créant des groupes d'amis du Département ou en organisant des conférences et des formations destinées à sensibiliser la population à l'archéologie et au patrimoine. En retour, l'administration des antiquités espère être informé par ses amateurs, formés aux méthodes et techniques archéologiques, de la découverte fortuite de sites et d'antiquités ou d'éventuels dommages causés à leur rencontre à travers le pays.

Dans ce nouveau contexte archéologique, Moshe Stekelis crée dans les années 1950 un Département pour la préhistoire au sein de l'Université hébraïque offrant des enseignements spécialisés et permettant de développer des recherches de façon indépendante. Fondée en 1925, l'établissement universitaire est depuis 1948 coupé de ses locaux situés à l'est de Jérusalem et donc de

¹ La *ligne verte* signale la frontière séparant l'est et l'ouest de la ville de Jérusalem. De 1948 à 1967, la vieille ville de Jérusalem se trouve du côté jordanien. La plupart des institutions archéologiques telles que l'EBAF, l'École britannique d'archéologie à Jérusalem (aujourd'hui le *Kenyon Institute*), le musée Rockefeller où siégeait le Département britannique des antiquités ainsi que l'École américaine pour l'archéologie (actuel *W. F. Albright Institute of Archaeological Research*) sont localisés à l'est de la ville et à proximité de la vieille ville.

² Nous utilisons l'abréviation issue de l'anglais IDAM: *Israeli Department of Antiquities and Museums*. C'est actuellement l'*Israel Antiquities Authority* (IAA).

³ Sur l'histoire des institutions et de l'administration archéologiques en Israël cf. C. Rosner, *Des institutions et des hommes ...* & R. Kletter, *Just Past?*

ses collections d'antiquités et de ses laboratoires. Longtemps l'une des seules institutions juives aux côtés de la Société d'exploration juive de la Palestine à s'engager sur le terrain, elle forme les archéologues pouvant intégrer l'administration des antiquités et conduire les fouilles qui se multiplient après 1948. Au sein du nouveau département préhistorique, les liens avec le milieu scientifique français se maintiennent¹. Les parcours de la génération suivante de préhistoriens en témoignent: Ofer Bar Yosef (1937–2020) et Avraham Ronen (1935–2018) étudient au sein du Laboratoire de Géologie du Quaternaire et de Préhistoire à l'Université de Bordeaux, sous la direction de François Bordes (1919–1981)². Cette proximité se manifeste également lors de l'acquisition de la collection de René Neuville par la structure universitaire et d'une partie de sa bibliothèque scientifique dans les années 1950 par le biais de sa famille.

2.3. Relancer les missions archéologiques étrangères en Terre sainte

Les divers obstacles auxquels le nouveau service israélien des antiquités doit faire face ne concernent pas seulement la mise en péril du patrimoine. Lors d'une réunion en 1952, le premier directeur de l'IDAM, Shmuel Yeivin (1896–1982) regrette l'absence d'archéologues étrangers sur le terrain, invoque le manque d'une main-d'œuvre spécialisée et l'absence de grands chantiers de fouilles qui puissent favoriser le développement de la recherche archéologique dans le nouvel État. Il déclare que les travailleurs israéliens sont trop coûteux par rapport au côté jordanien et ajoute que des scientifiques étrangers les jugent trop inhabitués à travailler sur des chantiers archéologiques à l'inverse des employés arabes. Cette situation, causée par le contexte économique difficile du jeune État et l'exil des Palestiniens, rebuterait les archéologues étrangers qui sont essentiels pour conduire de vastes chantiers. Ces derniers ne peuvent pas être engagés par le nouvel État, ni par les structures consacrées à sa pratique depuis le début du XX^e siècle, en l'occurrence la Société d'exploration israélienne ou l'Université hébraïque, faute d'un budget suffisant et de spécialistes³. Cette situation pourrait, selon Yeivin, donner l'impression sur le long terme que les Israéliens ne veulent pas que des étrangers travaillent sur leur territoire⁴, ce qui serait particulièrement dommageable car, toujours selon le directeur de l'IDAM, les avis partagés sur la création de l'État d'Israël affectent aussi les investissements scientifiques. La situation archéologique du jeune État contraste en somme avec l'atmosphère internationale et effervescente en matière

¹ Il faut toutefois souligner que Jean Perrot collabore peu avec l'établissement universitaire. Peut-être que cela s'explique par les relations compétitives entre Neuville et Stekelis, d'autant plus que ce dernier est longtemps l'un des seuls préhistoriens israéliens à cette période. Cette piste mérite d'être explorée.

² Cf. B. Vandermeersch, L. Meignen, A.-M. Thillier & F. Valla, *Ofer Bar-Yosef (1937–2020)* & D. Kaufman & M. Weinstein-Evron, *Avraham Ronen (1935–2018)*. Il est intéressant d'observer que la génération suivante se rend également en France lors de ses études, telle Mina Weinstein-Evron (Université de Haïfa).

³ Archives générales de l'Université hébraïque, Dossier relatif à l'archéologie: 2252/1952: Réunion du conseil consultatif archéologique, 4 avril 1952 & Réunion du conseil consultatif archéologique, 21 avril 1952.

⁴ Cf. R. Kletter, *Just Past?*, p. 83.

d'archéologie qui prévalait jusqu'alors. Une étude plus approfondie des sources permettrait de mieux appréhender la position israélienne à l'égard de l'ouverture de ses sols archéologiques aux chercheurs étrangers et les enjeux diplomatiques sous-jacents que cela implique. Nous pouvons déjà mentionner le soutien accordé aux recherches archéologiques étrangères dans le domaine de la préhistoire par l'historien et archéologue Benjamin Mazar lors d'une réunion d'un comité destiné à faire progresser les recherches archéologiques en Israël¹.

Ainsi, pour relancer la dimension internationale de la pratique archéologique, l'IDAM lance des appels dans la presse encourageant la communauté scientifique internationale à renouveler ses fouilles. En 1952, un budget spécial pour les missions archéologiques menées par des délégations étrangères est mis en place par le gouvernement avec l'accord du ministère de l'Éducation auquel l'IDAM appartient. Celui-ci est voué à financer les deux tiers de la main-d'œuvre des missions étrangères à la hauteur de 2000 heures de travail par saison². Cette même année, Jean Perrot de retour en Israël fonde la mission archéologique française spécialisée dans l'archéologie préhistorique du sud du Levant³. Aux côtés de quelques savants, dont l'Américain Nelson Glueck (1900–1971) davantage tourné vers l'archéologie biblique, il figure parmi les rares archéologues étrangers à s'engager sur le terrain au cours de la première décennie de l'État d'Israël.

2.4. L'entrée de Jean Perrot sur le terrain

En effet, quelques temps après la mort de Neuville, l'archéologue français s'engage dans son premier grand chantier dans le Néguev sur le site d'Abou Matar près de Beer Shéva. Il avait déjà visité le site en 1949 avec l'Université hébraïque à la suite de sa découverte par Zvi Ofer, architecte de la municipalité de Beer Shéva, et David Alon (1926–2000), un membre du kibboutz avoisinant, tous deux amateurs d'archéologie. Afin de mener cette fouille, Jean Perrot reçoit l'appui du ministère des Affaires étrangères français et du CNRS. Cependant, le premier lui aurait rappelé de ne pas mentionner l'origine de cette maigre subvention afin de ne pas *mécontenter les Arabes*⁴.

Sur le terrain, Jean Perrot poursuit une véritable fouille israélienne d'un point de vue logistique. Il emploie une main d'œuvre d'immigrés juifs en provenance du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord⁵, reçoit l'aide de militaires

¹ Archives générales de l'Université hébraïque, Dossier relatif à l'archéologie: 2252/1954: Procès-verbal de la réunion du *Committee for the Advancement of Archaeological Research* du 28 décembre 1954.

² Cf. *Archaeology 1948–1949*. Cette politique se poursuit dans les années 1960. Ce rapport de l'administration israélienne des antiquités précise également que le coût de la main d'œuvre a augmenté d'environ 15%. Archives de la Maison des Sciences de l'Homme Mondes (MSHM), Fonds Jean Perrot: V05/55: Lettre au directeur général du Département des antiquités – non signée mais probablement de Jean Perrot, 18 mai 1961.

³ Cf. C. Nicault, *Le CNRS dans l'«Orient compliqué»*.

⁴ J. Perrot, *Et ils sortirent du Paradis ...*, pp. 82–83.

⁵ L'emploi d'immigrés juifs d'Orient ou de Méditerranée, fait partie d'une politique destinée à les intégrer économiquement. Elle permet également de pallier l'absence des employés arabes. De cette manière, une pratique d'inspiration coloniale se poursuit sur les chantiers archéologiques. En effet, lors de la période mandataire ce sont des populations locales aux alentours qui sont employées sur les fouilles et elles sont majoritairement arabes. La présence de volontaires est également très courante sur les chantiers israéliens. Elle fait partie d'une politique

israéliens, accueille de nombreux volontaires et profite de la construction des infrastructures offertes dans le désert du Néguev par les nouvelles municipalités aux alentours. Perrot s'inscrit ainsi pleinement dans un programme porté par le Premier ministre israélien David Ben-Gourion (1886–1973) dans le Néguev qu'il souhaite développer et *israéliser*. Ses campagnes attirent de nombreux visiteurs dont des figures politiques telles que le Premier ministre, Moshe Sharret (1894–1965), en 1954 ou l'armée qui en profite pour enseigner aux jeunes militaires l'histoire du pays¹. On trouve de nombreuses traces de ces visites dans les archives photographiques du CRFJ à Jérusalem. Jean Perrot a donc construit dès ses débuts et grâce à ses relations personnelles mais aussi son parcours professionnel un solide réseau avec les archéologues israéliens. Il s'entoure des généraux-archéologues Moshe Dayan (1915–1981) et Yigaël Yadin (1917–1984). Ce dernier est le fils du premier archéologue de l'Université hébraïque, Eliezer Lipa Sukenik (1889–1953), connu pour avoir découvert les manuscrits de la mer Morte. Il l'encourage à travailler sur sa fouille du site de Hatsor, associé au récit biblique. Perrot accepte et y fouille pendant trois saisons (1955 à 1957) au sein d'une équipe israélienne composée d'une nouvelle génération d'archéologues israéliens dont Trude Dothan (1922–2016) et Yohanan Aharoni (1919–1976). Il renouvelle ainsi une forme de collaboration franco-israélienne qui existait déjà sous le Mandat britannique et construit des amitiés qu'il n'hésite pas à solliciter lors de ses différentes activités.

3. Histoire de la préhistoire française en Palestine

3.1. Retour dans le temps: premières explorations préhistoriques en Terre sainte

Dès le XIX^e siècle, les premières explorations de la Terre sainte mettent au jour des restes préhistoriques mais ce sont surtout les vestiges associés au récit biblique qui fascinent et suscitent des rivalités savantes. Il faut également concevoir ces découvertes en lien avec l'exercice de la géographie biblique qui encourage l'observation, la description et la collecte, à la manière d'un naturaliste, de la faune et de la flore du pays des Écritures. Nombreux sont les savants français à signaler des traces préhistoriques, conduire des explorations en surface ou collectionner des silex et autres objets anciens en Palestine². L'un d'entre eux est l'archéologue et numismate Honoré d'Albert Duc de Luynes (1802–1867) qui voyage en Orient en 1864. Accompagné du jeune géologue Louis Lartet (1840–1899), ils visitent des sites qu'ils identifient à des périodes préhistoriques ainsi que la *fameuse* collection de silex de l'abbé Jean Morétain (1816–1883), alors envoyé par le patriarcat latin pour fonder une communauté à Beit Sahur. Sa collection est visitée et citée par Melchior de Vogüé (1848–

destinée à encourager un sentiment d'appartenance à la terre-patrie et à renforcer une identité nationale puisée dans l'histoire juive du territoire.

¹ Cf. J. Perrot, *Et ils sortirent du Paradis ...*, pp. 87–88 & p. 91.

² Pour une présentation détaillée des différentes explorations avant la Première Guerre mondiale cf. O. Bar-Yosef & F. Valla, *The contribution of Early French Scholars ...* & E. Gran-Aymerich, *Les chercheurs du passé 1798–1945 ...*, pp. 63–109 & pp. 267–358.

1910), Félix de Saulcy (1807–1880) et étudié par Adrien Arcelin (1838–1904)¹. Ils sont suivis par le fondateur de Notre-Dame-de-France à Jérusalem, le Père assomptionniste Germer Durand (1845–1917), qui développe aussi un goût pour la préhistoire et collecte des silex et d'antiquités. Il présente ses collections ainsi que les résultats de ses analyses sur l'âge de pierre dans la *Revue Biblique* en 1897 mais également lors du onzième congrès des Orientalistes qui a lieu à Paris la même année. Il déplore alors qu'aucune étude méthodique n'ait encore lieu malgré l'abondance des traces de l'âge de pierre en Palestine².

Selon l'historienne de l'archéologie, Ève Gran-Aymerich, à la fin du XIX^e siècle, savants et voyageurs remarquent que *les civilisations antiques ont été précédées [simultanément en Palestine et en Egypte] de cultures qui présentent des caractères semblables à ceux des temps préhistoriques européens*³. Cependant, la reconnaissance d'un temps préhistorique en Orient fascine moins le grand public que les vestiges exhumés par l'archéologie biblique. Cela est lié à la dimension sacrée du territoire associé au récit de la Genèse, berceau des civilisations occidentales mais aussi à la jeunesse de la discipline préhistorique. Il faut attendre le mandat britannique pour que la préhistoire puisse s'épanouir.

3.2. L'âge d'or de l'archéologie préhistorique en Palestine

Comme l'écrit en 1951 René Neuville dans l'avant-propos de son ouvrage sur le *Paléolithique du Désert de Judée*, c'est au cours du Mandat que le Père français, Alexis Mallon S. J. (1875–1934), les pères catholiques de Bétharram, les Britanniques Francis Turville-Petre (1901–1942) en Galilée et Dorothy Garrod (1892–1968) en Judée, puis dans les grottes du Carmel, livrent les secrets de la préhistoire de la *vieille terre de Canaan*. Neuville, toujours dans l'avant-propos, souligne l'esprit de coopération entre les archéologues préhistoriens: *Travaillant souvent simultanément, les missions anglaises et françaises en Palestine ne connurent jamais, grâce à elle [Garrod], de rivalité, mais bien une cordiale et féconde émulation*.⁴ Il est vrai que l'archéologie préhistorique a pour particularité d'engager une collaboration scientifique internationale qui contraste avec le climat de compétition qui règne entre les archéologues et leurs institutions pour la découverte des restes bibliques de la Terre sainte⁵. Cette internationalité n'est bien évidemment pas spécifique à la préhistoire en Palestine et elle est au cœur de la fondation de la discipline au XIX^e siècle en Europe. De surcroît, la concurrence se réduit du fait d'une politique de coopération occidentale qui s'impose aux puissances mandataires en raison de la dimension universelle accordée au patrimoine de la Terre sainte par son association au récit biblique. Afin de limiter les antagonismes autour de l'accès à certains sites et à la mise au jour des vestiges du pays des Écritures, les Britanniques

¹ Cf. E. Chantre, *L'âge de la pierre et l'âge du bronze ...*, p. 208.

² Cf. P. Germer-Durand, *L'âge de pierre en Palestine*, p. 277.

³ Cf. E. Gran-Aymerich & J. Gran-Aymerich, *Préhistoire européenne et préhistoire orientale*.

⁴ R. Neuville, *Le Paléolithique et le Mésolithique du désert de Judée*, p. 3.

⁵ Cf. M.-A. Kaeser, *L'internationalisation de la préhistoire, une manœuvre tactique?*

fondent un Conseil consultatif archéologique (*Archaeological Advisory Board*) qui détient une place centrale dans l'administration des antiquités et donc dans la pratique de l'archéologie. Des membres des institutions occidentales installées en Palestine y siègent en majorité aux côtés de représentants des intérêts juifs et musulmans nommés par le Haut-Commissaire afin d'octroyer des permis de fouilles, suivre la progression de chantiers ou organiser la restauration de certains monuments¹.

C'est d'ailleurs au cours de la 22^e réunion du Conseil qui a lieu le 14 mai 1925, que la nouvelle École britannique d'archéologie à Jérusalem (BSAJ)² fait une demande pour obtenir un permis pour fouiller une grotte dans le Wadi Amud. La BSAJ, prolongement du *Palestine Exploration Fund* (1865), une des premières sociétés savantes à avoir conduit des fouilles en Palestine, encourage dès les premières années du mandat la recherche préhistorique en Orient. Elle finance les prospections du jeune Turville-Petre au nord de la Palestine, en Haute-Galilée, qui le conduisent à s'engager dans des fouilles dont celles de Mugharet ez-Zuttiyeh. Il y découvre en 1925 les ossements du premier homme fossile de Palestine connu sous le nom d'*Homme de Galilée*³. Dorothy Garrod prend ensuite la relève des recherches préhistoriques anglaises dans la région⁴. Après ses études à Cambridge, en 1921 elle obtient une bourse pour étudier en France où elle retrouve l'abbé Breuil et d'autres membres de l'IPH. Elle s'engage ensuite, en 1928, sur le terrain palestinien à Shukba, où elle prospecte un site repéré par le Père Mallon quelques années auparavant. Elle y identifie des industries épipaléolithiques qu'elle attribue à la culture des *Natoufiens*, surnommée ainsi d'après le nom du site de Wadi-en-Natouf de Shukba. Elle y travaille aux côtés des Américains Edna (1890–1935) et George Woodbury (1902–1973) de l'École américaine de recherche préhistorique qui finance la seconde mission de 1929. Cependant, elle n'a pas lieu car Garrod se rend dans des grottes du Mont Carmel (Wadi el-Mughara), à proximité d'Athlit, où des dépôts paléolithiques sont mis à jour à la suite d'importants travaux publics le long de la côte méditerranéenne. Cette découverte l'a conduite à fouiller les grottes d'El-Wad, d'Es-Skhul et d'Et-Tabun pendant sept missions anglo-américaines au cours desquelles elle fait d'importantes découvertes qui lui permettent entre autres d'approfondir sa connaissance des Natoufiens.

Du côté français le fondateur de l'Institut biblique pontifical le Père Alexis Mallon S. J. accompagné du Père Paul Bovier-Lapierre S. J. (1873–1950), explore la préhistoire de la Palestine au début des années 1920. Le premier mène une fouille importante à Teleilat El-Ghassul où René Neuville l'assiste, le conduisant à délaisser l'épigraphie égyptienne pour la préhistoire. Arrivé

¹ Le manuscrit original des rapports du Conseil Archéologique Consultatif (*Archaeological Advisory Board*) de sa fondation en 1920 à 1947 se trouve dans les archives de l'Autorité israélienne des antiquités au Musée Rockefeller. Il est intéressant de souligner qu'un tel conseil n'existe pas dans les pays sous mandat français.

² Nous utilisons également l'abréviation en anglais: *British School of Archaeology in Jerusalem* (BSAJ).

³ Cf. O. Bar-Yosef & F. Valla, *The contribution of Early French Scholars ...*, p. 43.

⁴ Cf. B. Boyd, *Twisting the kaleidoscope*, P. Smith, *Dorothy Garrod ...* & K. Price, *One vision, one faith, one woman ...*.

comme chancelier du consulat de France à Jérusalem en 1926, Neuville se rapproche également des membres de la Congrégation des prêtres du Sacré Cœur de Bétharam dont le missionnaire Denis Buzy (1883–1965) qui explore notamment Wadi Tahune. Les missionnaires de Bétharam constituent une collection de dix mille pièces à la suite de leurs visites aux environs de *Bethléem et ses pittoresques solitudes, ainsi que les sites les plus lointains, Ramleh, Jaffa, Sebastieh, Nazareth, Sepphoris, plaine d'Esdreton, qui leur ont été accessibles au cours des pèlerinages et des excursions*¹, mais aussi en Galilée. C'est dans ce contexte que le consul–archéologue décide de s'engager dans le désert de Judée, où il reçoit l'appui des pères de Bétharam et d'autres religieux. Ces campagnes débutent en 1928 à Oumm Qatafa, puis se poursuivent à Erq el–Ahmar. Il décide ensuite de se rendre dans le nord de la Palestine pour fouiller le site de Qafzeh, près de Nazareth, avec l'aide de l'Institut de Paléontologie humaine. Il s'associe alors à Moshe Stekelis, un membre de l'Université hébraïque.

3.3. Les réseaux français et proto–israéliens de l'Université hébraïque

L'Université hébraïque, fondée avec pour objectif de renouveler les sciences juives en Terre d'Israël en 1925, fait une place à l'archéologie laquelle est surtout tournée vers les vestiges associés à l'histoire juive de la Palestine. Cependant, un petit noyau de savants se dédie à des études préhistoriques. Moshe Stekelis, né en Russie, poursuit ses études à Odessa – dont des cours d'archéologie avant d'être exilé en Sibérie en raison de ses affiliations sionistes mais également à cause du climat antisémite. Il se rend à Jérusalem en 1930 avant de repartir rapidement perfectionner ses connaissances à Paris au Muséum national d'histoire naturelle ainsi qu'à l'Institut de Paléontologie humaine. Il y conduit ses études sous la direction d'Henri Breuil et obtient un diplôme de l'Université de Paris. En 1932, il retourne en Palestine fouiller aux côtés de René Neuville dans les grottes du désert de Judée. Il reçoit pour ses propres travaux sur le terrain l'aide de patrons de l'Université hébraïque dont le philanthrope britannique Alfred Mond (1868–1930), l'anthropologue britannique Charles Seligman (1873–1940) et d'Alice Crownley (1883–1972) mais aussi de l'IPH. L'institut lui confie une mission en Transjordanie à el–Adeimeh en 1933. Les financements de Stekelis révèlent qu'il s'inscrit simultanément dans les rouages de la recherche préhistorique française et également dans des structures savantes sionistes. Peinant à se faire employer sur le long terme par l'Université, il tente néanmoins avec le soutien de Léo Picard de faire une place à la discipline dans ses programmes archéologiques et y conduit ses études au sein du département de géologie.

Il est intéressant de souligner que René Neuville, Dorothy Garrod et Moshe Stekelis ont comme dénominateur commun l'abbé Breuil. Stekelis et Garrod étudient à ses côtés. L'abbé signe avec une certaine affection la lettre–préface du mémoire de Moshe Stekelis publié dans les collections de l'IPH en 1935. Il lui offre son aide lorsqu'il entre en conflit avec Neuville soutenu par Raymond

¹ D. Buzy, *Une industrie mésolithique en Palestine*, p. 559.

Vaufrey (1890–1967), professeur à l’Institut de paléontologie humaine¹. Lorsque Breuil se rend lui-même en Palestine sur son retour vers l’Europe, il rend visite à Garrod à Mugharat El-Wad le 18 avril 1933² après avoir visité le *champ d’exploration*³ de Stekelis, le 1^{er} avril 1933. Guidé par Neuville lors de ce voyage, Breuil accorde un intérêt certain pour le site de Baqa Rephaïm fouillé par Stekelis⁴. Il encourage d’autre part Dorothy Garrod à fouiller certaines parties du site d’Athlit, comme elle l’écrit dans une lettre qui lui est adressée le 6 juin 1935:

*I went to Palestine for five weeks during the Easter vacation to look around with Miss Gardner at Athlit. We examined the section in the quarry (near the sea) and found in the middle of this so-called Pliocene rock an Upper Mousterian floor! You will remember you advised me to investigate this when you were at Athlit.*⁵

Les ambitions comparatives à une échelle globale de Breuil se sont donc également appliquées à la Palestine par le biais de Stekelis et de Garrod. Le besoin de s’appuyer sur des intermédiaires afin d’obtenir des données de terrain est de surcroît au cœur des pratiques de l’IPH qui participe à l’expansion des sciences préhistoriques hors de l’Europe pour le prestige de la France⁶. Dans cette perspective, le besoin de croiser les fonds d’archives et les correspondances de différents acteurs s’impose pour saisir en profondeur et mesurer la transmission et les répercussions de la pensée de Breuil et des réseaux de l’IPH sur la pratique de la préhistoire et ses résultats en Palestine.

4. De la mission archéologique française au Centre de recherche français à Jerusalem

4.1. De la mission archéologique française à la RCP 50

Les archéologues qui s’engagent sur le terrain préhistorique en Israël après 1948 héritent donc de réseaux de nature diverses (institutionnels, religieux, *intuitu personæ*) qui trouvent leurs origines au cours de la période mandataire

¹ Ces conflits sont détaillés dans les diverses correspondances de notre corpus. Ils nécessitent d’être étudiés en détail. Ils avaient déjà été soulignés par Yann Potin et François Bon lors de leur intervention en mai 2019 dans le cadre du journée d’étude *Fenêtre sur les archives de l’archéologie*.

² On peut noter sa signature dans le carnet de visite de la campagne de fouille de Mugharet el-Wad de Dorothy Garrod. Cf. Archives du MAN, 2018001/10: Mugharet el-Wad, journaux de fouilles, Dossier n° 3: *Visitors Book* (1933–1934).

³ Cf. M. Stekelis, *Les monuments mégalithiques de Palestine*, p. VI.

⁴ Archives HUJI, Fonds Moshe Stekelis, Boîte 8: Baqa’a Rephaïm, Pochette Baqa’a 1933: Beqaa Rephaïm, note dictée par Breuil, le 8 avril 1932 (probablement une erreur de datation).

⁵ Archives du MNHN, Fonds d’Henri Breuil: Archives scientifiques de l’Abbé Breuil et de Mary Boyle, II. Correspondance d’Henri Breuil (reçue et envoyée), B33: Lettre de D. Garrod à H. Breuil, 6 juin 1935: *Je suis allée en Palestine pour cinq semaines lors des vacances de Pâques afin d’explorer Athlit avec Miss Gardner. Nous avons examiné la section de carrière (proche de la mer) et avons trouvé au milieu de la soi-disant pierre de Pliocène un sol du Moustérien supérieur. Rappelez-vous que vous m’avez suggéré d’explorer cela lorsque vous étiez à Athlit.*

⁶ Similairement aux recherches de M. Diaz-Andreu, *Les théories voyageuses ...* & C. Manias, *Jesuit Scientists and Mongolian Fossils ...*.

et qui s'inscrivent eux-mêmes dans une plus ancienne présence préhistorique française en Palestine. Ces réseaux perdurent à travers des affinités et trajectoires personnelles et professionnelles. Ils se pérennisent entre autres par le biais de la mission archéologique française créée avec le soutien du CNRS qui s'engage après la Seconde Guerre mondiale à remplacer l'absence d'institutions archéologiques françaises dans la région dans un contexte de décolonisation. Son établissement témoigne réciproquement d'un intérêt appuyé pour la préhistoire au sein des recherches françaises à l'étranger à cette période. En effet, malgré un contexte difficile, la préhistoire française, voire l'archéologie française en général se développe en Israël car celle-ci s'était jusqu'alors surtout déployée en Orient dans les pays sous mandat français.

L'administration des fouilles françaises à l'étranger est de nouveau mise au rang des politiques étrangères et donc pleinement intégrée à la diplomatie culturelle¹. Elle est alors gérée par le ministère des Affaires étrangères et plus spécifiquement par la *Commission des fouilles et missions archéologiques* établie après 1945. Dans le cas d'Israël, elle est intégrée à la sous-commission géographique de *l'Asie antérieure et du Proche-Orient*². Toutefois, l'octroi de financements ne se fait pas sans difficulté car la France doit conjuguer avec ses alliances aux pays arabes et à la place complexe de l'État israélien.

Par ailleurs, la mission archéologique française suit une série de changements avant d'être intégrée à une Recherche Coopérative Programmée (RCP) en 1962. Cette structure, alors encouragée par le CNRS, permet d'examiner la préhistoire palestinienne dans une plus large perspective orientale mais aussi dans une démarche interdisciplinaire. En effet, son comité de direction comprend Jean Perrot qui représente la section 24 des civilisations orientales, Denise Ferembach (1924–1994) pour la section 20 d'anthropologie et Jean Bouchud (1913–1995) de la section 6 de géologie³. Elle est surtout d'ordre pratique car elle permet les échanges et les déplacements des participants ainsi que des financements au sein d'un Moyen-Orient fracturé où les frontières sont parfois infranchissables. La RCP n°50 intitulée *civilisations préhistoriques et protohistoriques du Proche-Orient asiatique* rassemble différents chercheurs français dont Jacques Cauvin (1930–2001), Jacques Tixier (1925–2018), Bernard Vandermeersch et Henri de Contenson (1926–2019) et compte également parmi ses collaborateurs Léo Picard ou Avraham Ronen⁴. Elle représente un espace d'échanges où les recherches sont guidées par des questionnements dans le domaine de la préhistoire et de la protohistoire qui sont formulés ainsi: 1) *la description et la datation des civilisations paléolithiques du Proche-*

¹ Voir par exemple, C. Roccaspana, *André Parrot ...*.

² Cf. E. Gran-Aymerich, *L'archéologie française à l'étranger*.

³ En 1966, les sections du CNRS intéressées par la RCP sont: 11 – Géologie et Paléontologie, 18 – Biologie et Physiologie végétale, 23 – Anthropologie, Préhistoire, Ethnologie & 31 – Langues et civilisations orientales. Elles restent les mêmes jusqu'en 1972.

⁴ Nous poursuivons actuellement une analyse des rapports de la RCP, MP3, CRPF et du CRFJ. Ces rapports sont disponibles à Jérusalem mais se trouvent aussi dans des dossiers aux archives diplomatiques ou de Jean Perrot à Nanterre.

Orient méditerranéen et 2) l'étude des transformations techniques, économiques, sociales et culturelles qui ont préparé l'éclosion des premières civilisations urbaines au Moyen–Orient¹. Autrement dit, c'est principalement la sédentarisation, l'apparition de l'*Homo sapiens* et l'urbanisation au Moyen–Orient qui guident les travaux de la RCP². Elle offre une nouvelle stature et structure à la mission française ainsi qu'à son directeur. Financée par cette nouvelle structure, donc par le CNRS, ses fouilles continuent toutefois de recevoir l'appui du ministère des Affaires étrangères.

Une dizaine d'années plus tard la RCP n'offrant pas suffisamment de stabilité aux recherches archéologiques françaises en Israël, une nouvelle forme de mission permanente du CNRS (MP3) administre la structure française. Ce changement conduit en parallèle à une nouvelle appellation: *Centre de recherches préhistoriques français à Jérusalem*³, tandis que des chercheurs israéliens intègrent son comité de direction. Avec le temps, le Centre s'agrandit et ses locaux se dispersent dans Jérusalem et ses alentours. À cet éparpillement s'ajoutent des difficultés de financement ou du moins de leur répartition entre le CNRS et le ministère des Affaires étrangères et la retraite prochaine de Jean Perrot. Ces conditions entraînent une nouvelle restructuration de la structure dans les années 1980. Ces conditions entraînent une nouvelle restructuration de l'EBAF, la guerre des Six Jours (1967) ayant mis fin à la division de Jérusalem. C'est ainsi que le Centre de recherche français à Jérusalem voit le jour en 1982 et se déplace à Emmaüs où il dispose de plus grands locaux et laboratoires. Ce nouvel espace est davantage propice aux collaborations avec des collègues israéliens, comme le souligne l'historienne Catherine Nicault⁴. Toutefois, au même moment le centre s'ouvre progressivement vers d'autres disciplines telles que la préhistoire et l'archéologie. Au début des années 1990, Jean Perrot se retire officiellement de son poste de directeur du Centre qui rejoint le réseau des Instituts Français de Recherche à l'Étranger et devient également une unité mixte de recherche.

4.2. Ouverture: le CRFJ comme espace de coopération et de transmission préhistorique franco–israélienne?

Avec la formation officielle de la *mission archéologique française*, la préhistoire devient l'un des domaines de collaboration entre la France et Israël. De récents dépouillements des archives diplomatiques révèlent que ces avancées scientifiques et institutionnelles sont suivies par les diplomates français qui les valorisent à diverses occasions. La préhistoire est donc un instrument de rayonnement de la France en Israël et un domaine de coopération scientifique

¹ *Projet de RCP 50*, p. 2.

² Cf. C. Nicault, *Le CNRS dans l'«Orient compliqué»*, pour une présentation détaillée de l'évolution du CRFJ de sa fondation au début du XXI^e siècle. Celle-ci fonde son article sur des documents concernant le CRFJ conservés aux Archives nationales.

³ L'apparition de cette nomination n'est pas encore déterminée. Notons également qu'elle n'a aucune valeur administrative.

⁴ Cf. C. Nicault, *Le CNRS dans l'«Orient compliqué»*.

et culturel qui est au cœur des missions de la Direction générale des relations culturelles, scientifiques et techniques (DGRCST)¹. Ceci justifie son intervention dans le fonctionnement de l'institution de recherche française.

Une analyse détaillée de l'histoire du CRFJ et de son équipe, à travers leurs archives, nous permettrait d'examiner la nature des collaborations qui émergent en son sein et les formes qu'elles revêtent (équipe mixte des chantiers de fouilles, publications, conférences, expositions, suivi et accueil d'étudiants, mobilités entre la France et Israël) ainsi que leur rôle dans l'élaboration de réflexions et de programmes scientifiques. Nous pourrions ainsi mesurer les influences épistémologiques du CRFJ à l'échelle d'Israël, du Proche-Orient mais aussi de la France. En effet, il paraît aussi nécessaire d'analyser la réception de l'archéologie préhistorique française à l'étranger au sein des institutions scientifiques en France, CNRS et universités françaises confondus. Ces réflexions sont indissociables de l'histoire des relations diplomatiques franco-israéliennes mais aussi du développement des études préhistoriques en France.

Nous cherchons également à interroger le rôle du CRFJ et de ses acteurs dans la transmission et la réception de la préhistoire par le plus large public. Pour répondre à ces interrogations il faut se pencher sur les moyens développés pour la vulgarisation scientifique (participation de volontaires sur des fouilles, diffusion des découvertes dans la presse, exposition²) mais aussi sur la collaboration du Centre et de son équipe avec des espaces apprenants où l'archéologie est transmise (école ou l'armée israéliennes par exemple).

5. Conclusion

En retraçant de façon contextualisée et sur la longue durée le parcours de Jean Perrot à la lumière de la structuration d'une nouvelle gestion pour l'archéologie et du développement de sa pratique en Israël, on note le rôle important des savants et des institutions scientifiques françaises dans le champ d'étude préhistorique depuis ses débuts en Palestine au XIX^e siècle. En effet, un examen des acteurs qui composent les réseaux sur lesquels l'archéologue français s'appuie pour s'engager sur le terrain archéologique israélien laisse entrevoir une tradition de collaboration scientifique dans le domaine de la préhistoire qui émerge à la période mandataire. Parmi ces échanges et sociabilités savantes, il convient d'explorer davantage le rôle joué par des réseaux chrétiens qui doit être appréhendé au travers de la perception de la Palestine comme Terre sainte.

Jean Perrot profite aussi des changements politiques dans la région après 1948 pour combler l'absence d'une structure de recherche française côté israélien au sein de laquelle s'investissent le ministère des Affaires étrangères ainsi que le CNRS. Les besoins scientifiques et diplomatiques du Département israéliens des antiquités de relancer les activités archéologiques étrangères dans

¹ Il y a un basculement de la politique culturelle française à la fin des années 1970 à la suite du rapport de Jacques Rigaud (1979) vers une politique de coopération culturelle.

² Nous étudions par exemple une exposition itinérante en France et en Israël organisée par le CRFJ entre 1987 et 1989 intitulée *Les premiers hommes au pays de la Bible*. Les résultats de nos recherches, effectués avec Eva Telkes Klein (CRFJ) présentées le 4 mai 2022 lors d'un colloque sur la diplomatie culturelle française à l'Université Paris-3.

ses sous–sols sont également une opportunité pour le jeune archéologue de conduire son premier vaste chantier de fouilles dans le Néguev au début des années 1950. Par conséquence, la préhistoire se transforme en un élément de la politique étrangère française en Israël. Le centre de recherche fondé par Jean Perrot permet la poursuite des réseaux archéologiques franco–israéliens qui sont un atout pour porter une politique de coopération scientifique et culturelle. L’archéologie se maintient de cette manière comme enjeu diplomatique après 1948.

Tous ces éléments témoignent donc des apports d’une étude croisée des acteurs et des institutions investis dans l’archéologie préhistorique et des réseaux qu’ils bâtissent pour écrire une histoire locale de l’archéologie en Palestine, puis en Israël. L’approche contextualisée permet d’appréhender les différents éléments et cadres culturels et socio–politiques locaux et internationaux qui configurent l’institutionnalisation et l’exercice de la science et donc la production de savoirs. La présentation des pistes qu’offre cette recherche démontre enfin que les traces laissées par les institutions, les administrations et les acteurs sont nécessaires pour pouvoir tirer les fils de son histoire.

Bibliographie

- Abu El–Haj N., *Facts on the Ground: Archaeological Practice and Territorial Self–Fashioning in Israeli Society*, University of Chicago Press, Chicago 2002.
- Archaeology 1948–1949* in: *State of Israel government yearbook*, Israel Publications, Tel–Aviv 1955.
- Barromi–Perlman E., *Archaeology, Zionism, and Photography in Palestine. Analysis of the Use of Dimensions of People in Photographs* in: *Journal of Landscape Ecology* 10, 3/2017, pp. 49–67.
- Bar–Yosef O. & Callander J., *A forgotten archaeologist: the life of Francis Turville–Petre* in: *Palestine Exploration Quarterly* 129, 1/1997, pp. 2–18.
- Bar–Yosef O. & Valla F., *The contribution of Early French Scholars to Levantine Prehistory* in: “Isaac went out... to the field” (Genesis 24:63): *Studies in Archaeology and Ancient Cultures in honor of Isaac Gilad*, (éd.) H. Goldfus, P. Fabian, M. Gruber & S. Yona, ArchaeoPress, Oxford 2017, pp. 40–47.
- Boyd B., *Twisting the kaleidoscope. Dorothy Garrod and the Natufian Culture* in: *Dorothy Garrod and the Progress of the Palaeolithic Studies in the Prehistoric Archaeology of the Near East and Europe*, (éd.) W. Davies & R. Charles, Oxbow Books, Oxford 1999, pp. 209–223.
- Buzy D., *Une industrie mésolithique en Palestine* in: *Revue Biblique* 27, 4/1928, pp. 558–578.
- Chantre E., *L’âge de la pierre et l’âge du bronze dans l’Asie occidentale* in: *Publications de la Société Linnéenne de Lyon* 1–2, 1882, pp. 206–217.
- Diaz–Andreu M., *Les théories voyageuses: l’accueil britannique réservé aux connaissances sur le Paléolithique nées en France au cœur de la première moitié du XX^e siècle* in: *Pour une histoire de l’archéologie XVIII^e siècle–*

- 1945, (éd.) A. Fennet & N. Lubtchansky, Ausonius, Bordeaux 2015, pp. 281–299.
- Germer–Durand J., *L'âge de pierre en Palestine* in: *Actes du onzième Congrès international des orientalistes à Paris. Cinquième, Sixième et Septième Sections: Égypte et Langues africaine. – Orient–Grèce, Byzance, Ethnographie et Folk–lore de l'Orient*, Ernest Leroux, Paris 1899, pp. 277–285.
- Gran–Aymerich E., *L'archéologie française à l'étranger* in: *La revue pour l'histoire du CNRS* 5, 2001, pp. 6–12.
- Gran–Aymerich E., *Les chercheurs du passé 1798–1945: Aux sources de l'archéologie*, CNRS, Paris 2007.
- Gran–Aymerich E., *La réorganisation de l'archéologie française entre 1939 et 1969: les conséquences de la décolonisation* in: *La fabrique de l'archéologie en France*, (éd.) J.–P. Demoule & al., La Découverte, Paris 2009, pp. 134–144.
- Gran–Aymerich E. & Gran–Aymerich J., *Préhistoire européenne et préhistoire orientale* in: *Bulletin de la Société préhistorique française* 90, 1/1993, pp. 87–94.
- Irving S., *A Tale of Two Yusifs: Recovering Arab Agency in PEF Excavations 1890–1924* in: *Palestine Exploration Quarterly* 149, 3/2017, pp. 223–236.
- Irving S., *Palestinian Christians in the Mandate Department of Antiquities: History and Archaeology in a Colonial Space* in: *European Cultural Diplomacy and Arab Christians in Palestine, 1918–1948: Between Contention and Connection*, (éd.) K. Sanchez Summerer & S. Zananiri, Palgrave Macmillan, London 2021, pp. 161–185.
- Jérusalem: Histoire d'une ville–monde des origines à nos jours*, (éd.) V. Lémire, K. Berthelot, J. Loiseau & Y. Potin, Flammarion, Paris 2016.
- Kaaser M.–A., *L'internationalisation de la préhistoire, une manœuvre tactique? Les conséquences épistémologiques de la fondation des congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques* in: *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860–1940)*, (éd.) C. Blanckaert, L'Harmattan, Paris 2001, pp. 201–230.
- Kaufman D. & Weinstein–Evron M., *Avraham Ronen (1935–2018)* in: *Paléorient* 45, 1/2019, pp. 5–6.
- Kletter R., *Just Past? The making of Israeli Archeology*, Equinox, Sheffield 2006.
- Manias C., *Jesuit Scientists and Mongolian Fossils: The French Paleontological Missions in China, 1923–1928* in: *Isis* 108, 2/2017, pp. 307–352.
- Marder O., Gilead O., Matskevich Z. & al., *A Russian Before and After the Revolution: P. P. Efimenko, a Pioneer of Levantine Prehistoric Research* in: *Palestine Exploration Quarterly* 150, 2/2018, pp. 90–109.
- Neuville R., *Le Paléolithique et le Mésolithique du désert de Judée*, Masson, Paris 1951.
- Nicault C., *Le CNRS dans l'«Orient compliqué». Le centre de recherche français de Jérusalem* in: *La revue pour l'histoire du CNRS* 5, 2001, pp. 24–35.

- Perrot J., *Et ils sortirent du Paradis... Carnets d'un archéologue en Orient 1945–1995*, De Fallois, Paris 1997.
- Perrot J., *Le Néolithique d'Abou-Gosh* in: *Syria* 29, 1–2/1952, pp. 119–145.
- Perrot J., *René Neuville (1899–1952)* in: *Syria* 29, 3–4/1952, pp. 409–411.
- Price K., *One vision, one faith, one woman: Dorothy Garrod and the crystallization of prehistory* in: *Great Prehistorians: 150 Years of Palaeolithic Research, 1859–2009*, (éd.) R. Hosfield, F. Wenban-Smith & M. Pope, Lithic Studies Society, London 2009, pp. 163–183.
- Projet de RCP 50 – Coordination des recherches*, CNSR, Paris 1964–1965.
- Rocaspana C., *André Parrot, un archéologue au service des intérêts culturels de la France au Levant dans l'Entre-deux-guerres* in: *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 46, 2017, pp. 45–59.
- Romano A. & Van Damme S., *Sciences et villes-mondes, XVI^e–XVIII^e siècles. Penser les savoirs au large (XVI^e–XVIII^e siècles)* in: *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 55, 2/2008, pp. 7–18.
- Rosner C., *Des institutions et des hommes: histoire sociale de l'archéologie israélienne* in: *Les Cahiers de l'Orient* 130, 2018, pp. 101–118.
- Sela R., *Resilient Resistance: Colonial Biblical, Archaeological and Ethnographical Imaginaries in the Work of Chalil Raad (Khalīl Ra'd), 1891–1948* in: *Imaging and Imagining Palestine Photography, Modernity and the Biblical Lens, 1918–1948*, (éd.) K. Sanchez Summerer & S. Zananiri, Brill, Boston 2021, pp. 185–226.
- Selective Remembrances: Archaeology in the Construction, Commemoration, and Consecration of National Pasts*, (éd.) P. L. Kohl, M. Kozelsky & N. Ben-Yehuda, The University of Chicago Press, Chicago 2007.
- Silberman N., *Digging for God and Country. Exploration, Archaeology and the Secret struggle for the Holy Land 1799–1971*, Knopf, New York 1982.
- Sigalas M., *Between diplomacy and science: British Mandate Palestine and its international network of archaeological organisations, 1913–1938* in: *European Cultural Diplomacy and Arab Christians in Palestine, 1918–1948: Between Contention and Connection*, (éd.) K. Sanchez Summerer & S. Zananiri, Palgrave Macmillan, London 2021, pp. 187–213.
- Smith P., *Dorothy Garrod, First Women Professor at Cambridge* in: *Antiquity* 74, 2000, pp. 131–136.
- Stekelis M., *Les monuments mégalithiques de Palestine*, Masson, Paris 1935.
- Trimbur D., *Une école française à Jérusalem. De l'École Pratique d'Études bibliques des Dominicains à l'École Biblique et Archéologique Française de Jérusalem*, Le Cerf, Paris 2002.
- Vandermeersch B., Meignen L., Thillier A.-M. & Valla F., *Ofer Bar-Yosef (1937–2020)* in: *Paléorient* 47, 1/2021, pp. 13–18.
- Vincent H. L., *Canaan d'après l'exploration récente*, Gabalda, Paris 1907.
- Weinstein-Evron M., *Archaeology in the Archives. Unveiling the Natufian Culture of Mount Carmel*, Brill, Boston 2009.